



HAL
open science

Présentation : Canne à sucre en Caraïbes. Héritages et recompositions

Modesta Suarez, Jean-Christian Tulet

► To cite this version:

Modesta Suarez, Jean-Christian Tulet. Présentation : Canne à sucre en Caraïbes. Héritages et recompositions. Caravelle. Cahiers du monde hispanique et luso-brésilien, 2017, Canne à sucre en Caraïbe, 109, pp.7-13. 10.4000/caravelle.2413 . hal-02559625

HAL Id: hal-02559625

<https://hal.science/hal-02559625>

Submitted on 30 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Caravelle

Cahiers du monde hispanique et luso-brésilien

109 | 2017

Canne à sucre en Caraïbe

Présentation : Canne à sucre en Caraïbes. Héritages et recompositions

Modesta Suárez et Jean-Christian Tulet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/caravelle/2413>

ISSN : 2272-9828

Éditeur

Presses universitaires du Midi

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017

Pagination : 7-13

ISSN : 1147-6753

Référence électronique

Modesta Suárez et Jean-Christian Tulet, « Présentation : Canne à sucre en Caraïbes. Héritages et recompositions », *Caravelle* [En ligne], 109 | 2017, mis en ligne le 01 avril 2018, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/caravelle/2413>



Caravelle – Cahiers du monde hispanique et luso-brésilien est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Présentation

Canne à sucre en Caraïbe

Héritages et recompositions

Modesta SUÁREZ / Jean-Christian TULET

Université Toulouse - Jean Jaurès

PEU DE RÉGIONS SONT AUSSI populaires, à défaut d'être réellement connues, que le monde caribéen, y compris par le grand public. Alors qu'on lui rattache des images forcément paradisiaques, de pittoresque tropical et de musique trépidante, a-t-on définitivement dépassé l'ancienne malédiction de la canne ?

La fascination pour la Caraïbe n'est pas nouvelle. Elle est consubstantielle à la découverte des Amériques. Dès le début des temps modernes, les « Indes Occidentales » se prêtaient à toutes les rêveries, à toutes les utopies, mais aussi à des préoccupations beaucoup plus matérielles avec des espoirs d'enrichissement très rapides. Parfois également le retour au concret se soldait par des tempêtes financières majeures. Cependant, cela ne changeait rien à l'intérêt que l'on pouvait porter à ces territoires, pour lesquels des empires se sont battus durablement. C'était une époque où quelques îles, pourtant de dimensions modestes (Cuba, la plus grande d'entre elles, couvre une superficie un peu supérieure à celle du Portugal), ou même très modestes (La Guadeloupe, qui est loin d'être la plus petite, correspond environ au tiers d'un département de Métropole), présentaient bien plus d'importance que les « arpents de neige » du Canada.

Le monde scientifique n'échappe pas à cette fascination. Il est vrai que peu d'espaces présentent autant de diversité sociale, culturelle ou même politique que l'ensemble antillais. Si les enjeux ont changé, le contrôle de tout ou partie de cet ensemble demeure fondamental pour les grandes puissances du moment. Résultat de ces affrontements actuels ou passés, l'émiettement politique y atteint un degré exceptionnel, avec des îles-Etats parfois minus-

cules, mais également avec des systèmes de gouvernement très différents, depuis l'un des derniers bastions du communisme, jusqu'aux « paradis fiscaux » parmi les plus actifs de la planète. La diversité s'observe également dans l'usage des langues parlées dans le reste du continent américain, que viennent enrichir les créoles.



Figure 1

Source : Faostat, <http://www.fao.org>

Yves Lacoste, dans un numéro spécial de la revue *Hérodote*¹, numéro déjà ancien mais qui a fait date, qualifie le monde caribéen de « Méditerranée américaine », en reprenant une terminologie déjà employée par Humboldt. Il souligne ainsi l'analogie entre les deux « méditerranées », en termes, non seulement de taille similaire, mais surtout d'espaces de démarcation entre des sociétés et des cultures différentes. Il pointe surtout la « discontinuité géopolitique d'importance planétaire », celle qui sépare le monde dit développé et celui que l'on appelait alors sous-développé.

Quelques années plus tard, Glissant utilise la même analogie entre espaces caribéen et méditerranéen, pour construire une relation bien différente. Là où la Méditerranée s'est constituée, selon lui, en culture-racine dont les résultats devaient davantage aux rapports de force et à une verticalité de la force, Glissant fait le pari d'une Caraïbe où la relation est plus horizontale et où l'identité devient rhizome : « Il ne s'agit pas de se déraciner, il s'agit de concevoir la racine moins intolérante [...] Ça veut dire qu'on peut exister comme identité sans exister comme force »². Dans son sillage, d'autres intellectuels, poètes et essayistes repenseront le lien qui se tisse entre la Caraïbe et le reste du monde.

Dans cette perspective, où la canne à sucre appartient bien sûr à un système imposé, appartenant à une relation politique et économique ancienne, peut-on imaginer qu'elle puisse devenir aujourd'hui un élément parmi d'autres dans cet

1. Lacoste, Yves, « Editorial : les deux Méditerranées », *Hérodote*, n° 27, Paris, 1982, p. 3-15.

2. Glissant, Edouard, *L'imaginaire des langues*, Paris, Gallimard, 2010, p. 40 et 46.

univers qui se « créolise » (autre élément essentiel de la pensée de Glissant), en ce sens qu'il pourrait changer en s'échangeant ?

La diversité de ce monde constitue donc paradoxalement une de ses caractéristiques fondamentales. Pourtant, au-delà de celle-ci, les éléments qui lui sont communs nous semblent particulièrement importants, dont l'une des expressions se rencontre avec la présence généralisée d'une population majoritairement noire ou métissée (y compris sur la plupart des littoraux du continent). Une présence qui est la conséquence directe d'un système de production ayant régné durant des siècles, celui de la production du sucre. Ce dernier marqueur unifie l'ensemble caribéen et lui confère son originalité majeure.

Alors même que le modèle de production de la plantation s'est constitué depuis des siècles – et en dehors du monde caraïbe –, il est peu de régions où les héritages, qu'ils relèvent de l'économique, du social ou du culturel, soient aussi importants. Associées à un système coercitif, peu de spéculations agricoles ont engendré une configuration socio-spatiale aussi marquée, aussi particulière que celle de la canne à sucre. Produit pondéreux, relativement bon marché, mais à forte demande, les coûts de productions du sucre devaient et doivent se situer au plus bas possible, avec des points d'exportation les plus proches des lieux de production. Les littoraux et les îles dotés de précipitations suffisantes ont donc constitué les emplacements les plus aptes à cette culture. La grande exploitation esclavagiste était-elle une fatalité ? Sûrement pas ! Il est possible d'imaginer une culture paysanne de la canne à sucre. On la rencontre aujourd'hui en de multiples endroits. Mais les conditions historiques, tout autant que les conditions de production (avec des règles strictes, excluant dans la pratique toute autre activité) ont fait que cette canne a été un des produits permettant la mise en place de la grande plantation, la main-d'œuvre africaine s'avérant pendant longtemps la moins onéreuse.

Ce système de plantation esclavagiste se rencontre en bien des endroits du monde tropical. Toutefois son expansion, on pourrait même dire son épanouissement, n'a jamais été aussi évident que dans la Caraïbe. Là, s'expriment de la manière la plus explicite des rapports sociaux spécifiques, profondément inégalitaires, s'accompagnant d'une culture originale, génératrice de discours, de représentations, qui bien souvent mettent en réseau le politique et le littéraire. Leurs caractères demeurent extrêmement marqués encore actuellement, longtemps après la disparition de l'esclavage et après l'effondrement de la production sucrière dans la plupart des pays, notamment insulaires.

Mais quelle est la part des héritages ou des renouvellements de ces sociétés et de ces formes dans la Caraïbe actuelle ? Ce dossier de *Caravelle* se veut une contribution et une relecture de ce système traditionnel, au début du XXI^e siècle. Et d'abord, où en est aujourd'hui la culture de la canne à sucre dans le monde caribéen, particulièrement dans les îles qui constituaient le cœur du système ? Si le sucre a longtemps été le « maître incontesté de la Caraïbe », ce n'est absolument plus le cas

aujourd'hui. On n'observe aucune relance, pas même par la transformation de la canne en bio-diesel, comme cela se passe de manière aussi spectaculaire au Brésil.

Dans son texte, « La fin de l'empire du sucre dans les îles de la Caraïbe », Jean-Christian Tulet souligne cet effacement, tout particulièrement dans les milieux insulaires, à de très rares exceptions près. La production se situe ailleurs dans le monde, en particulier dans le Centre-ouest du Brésil ou en Inde. La fin de l'esclavage dans l'aire caribéenne a porté un coup irrémédiable à ce « paradigme productif », malgré le recours à de nouvelles sources de main-d'œuvre, guère mieux loties parfois. Mais ses conséquences se font sentir encore très largement. Ces espaces autrefois sucriers constituent le cœur d'une Amérique noire, dotée d'une personnalité et de pratiques socio-culturelles originales.

Dans « Révolution et migration : la route du sucre dans les Amériques », Nathalie Dessens évoque une période majeure de la diffusion du système sucrier esclavagiste, avec les conséquences de la révolution haïtienne à la fin du XVIII^e siècle. La chute de « la perle des Antilles » provoque un redéploiement de la production sucrière dans cette région, par l'intermédiaire de transferts de populations dotées des connaissances permettant ailleurs la mise en place de nouvelles plantations esclavagistes. C'est le moment où la production sucrière s'accroît dans beaucoup d'autres pays de la région, en particulier en Jamaïque et à Cuba. C'est également le cas de la Louisiane, qui offrait aux immigrés une société linguistiquement, culturellement, religieusement et institutionnellement proche de celle qu'ils avaient quittée à Saint-Domingue. Où l'on perçoit combien les phénomènes migratoires intra-caribéens ont joué un rôle majeur dans la diffusion et l'établissement du système de production sucrière.

Avec « Poétiques mémorielles et imaginaire collectif : canne à sucre et émancipation en Caraïbe », Sandra Monet-Descombey Hernández met en regard les évolutions des thèmes abordés dans la littérature et les situations socio-économiques propres de la Caraïbe, centrant essentiellement son propos sur le XX^e siècle. Si elle souligne la distance considérable qui existe entre une « culture romantique du paysan blanc, *guajiro* à Cuba, *jibaro* à Porto Rico » et la réalité de la traite et de l'esclavage, largement occultés au XIX^e siècle, elle insiste, pour le siècle suivant, sur une production littéraire bien plus articulée aux transformations des économies de plantation néo-coloniales, prenant en compte les réalités nationales, les identités transculturelles et le patrimoine régional, la canne jouant le rôle de marqueur de la spécificité créole. Symbole mémoriel, elle se développe aussi en tant qu'image « de fertilité et de nutrition ». Des auteurs comme Guillén mais aussi Césaire ou Pedro Mir, entre autres, constituent les lignes de force de cette partie de la réflexion. Car à ces « cultures nées de la plantation » vont succéder d'autres motifs connotés davantage par leur africanité que par leur américanité. La canne et la plantation restent emblématiques lorsqu'il s'agit de composer une mémoire collective. À leurs côtés, on voit apparaître des formes romanesques plus urbaines, liées à diverses diasporas, une littérature également plus conceptuelle où fleurissent les essais qui s'attachent à construire cette proposition d'*antillanité* (Glissant) ou de *caribeñización* (Rodríguez Juliá).

S'attachant à la perspective culturelle cubaine, Gema Areta propose dans « La sabiduría del *taita* : Chinolope y Lezama Lima » une réflexion sur l'*ingenio* (l'usine à sucre) dans la Cuba post-révolutionnaire, vu à partir d'un ouvrage photographique hors norme par les vicissitudes de sa mise en forme et la qualité de ses auteurs, mettant en lumière son élaboration et les relations qui rassemblaient divers personnages emblématiques. En effet, *Temporada en el ingenio*, suggéré par le Che, élaboré entre 1968 et 1970, réunit le photographe Chinolope, fondateur du photojournalisme cubain, et le grand intellectuel et poète José Lezama Lima. Historiquement, nous sommes au terme de la fameuse année 1970 et de sa non moins fameuse récolte de canne, la *zafra de los diez millones*. Nous sommes également au moment de l'affaire Padilla, qui modifie les lectures et l'horizon d'attente insulaires. Cet objet particulier, édité d'abord comme simple photo-reportage dans la revue *Cuba*, ne sera repris sous forme d'ouvrage à La Havane qu'en 1987. L'*ingenio* cubain génère, une fois de plus, des projections politiques et esthétiques.

Javier Ramírez Juárez rappelle dans « La reproducción social de los campesinos cañeros en el valle de Izúcar, Puebla, México », l'importance toujours grande de la production de canne au Mexique. Avec deux originalités majeures : la production est destinée au marché intérieur ; elle est effectuée par l'intermédiaire de petites exploitations agricoles. Cet aboutissement ne s'est pas fait sans heurts, et n'est d'ailleurs peut-être pas définitif. Ainsi, le *Valle de Izúcar*, dans la région de Puebla, avait-il accueilli la formation de très grandes exploitations de canne, avant que celles-ci ne soient détruites, lors de la Révolution, par les troupes de Zapata. Pour autant et durant des décennies, les conditions de vie des travailleurs ne se sont pas réellement améliorées, l'État se substituant aux grands propriétaires, grâce à son contrôle sur l'appareil de transformation. Bien d'autres affrontements ont été nécessaires pour arriver à la situation actuelle, avec la prééminence d'exploitations petites ou moyennes, relativement dynamiques et assurant aux exploitants des revenus appréciables. Mais la situation n'est pas figée : des affrontements sont toujours là, concernant les prix à la production ou encore les tendances vers une nouvelle concentration des terres.

Avec Michel Lesourd et son article « En Atlantique, dans le parfum du *grogú* : la valorisation de la canne à sucre aux îles du Cap-Vert », nous quittons le monde caribéen pour aborder l'archipel du Cap-Vert. La présence de ce texte dans le dossier offre une approche comparatiste. Ce nouvel exemple explicite les analogies propres au système esclavagiste et à ses conséquences, tout en étant dans un contexte géographique différent. Si la canne à sucre a été la principale culture d'exportation pendant un siècle et demi, l'insertion de l'archipel dans le monde lusitanien (avec la concurrence de la production brésilienne) a entraîné sa disparition précoce en tant que production exportée. Cependant, la culture de la canne s'est maintenue, du fait de ses facilités culturelles et parce qu'elle s'est intégrée dans les systèmes poly-culturels locaux. Elle fait toujours l'objet d'une consommation importante sous différentes formes. Toutefois le *grogú*, l'alcool local, occupe une place prépondérante. Il est présent dans toutes les cérémonies, dans toutes les fêtes y compris

religieuses. La canne ne disparaît donc pas, elle tendrait même à se diffuser de nouveau. Il semble que cette intégration déjà ancienne dans la production et la consommation locale a préfiguré ce qui est en train de se produire dans beaucoup d'îles de la Caraïbe comme en font état d'autres données dans des contributions qui n'ont malheureusement pas pu figurer *in fine* dans ce volume. En Haïti, la canne est aujourd'hui consommée sous forme de clairin (une eau-de-vie), de rapadou (sucre cristallisé vendu dans une feuille de banane) et surtout sous forme de fruit frais directement consommé. Dans le cas de la Martinique, la valorisation de la canne passe par la production d'un rhum bénéficiant d'une appellation. Dans tous ces exemples, il y a donc une intégration de la culture de la canne dans une économie et une consommation locales. Ainsi, la canne à sucre, après avoir été l'un des exemples les plus évidents d'une production destinée à l'exportation, semble-t-elle se convertir en une production intégrée localement, revalorisée grâce à l'émergence de formes d'appropriations identitaires.

Enfin, il nous a semblé important de donner ou de redonner à la lecture des textes (nouvelles et vers) où des grands noms de la littérature centre-américaine et caribéenne (pas nécessairement connus du grand public) partagent ces pages avec d'autres, moins connus en dehors de cette aire. « *¿Como una caña en el cañaveral?* Breve muestrario (América Central y Caribe hispanófono) » permet à Dante Barrientos Tecún et à Marie-Christine Seguin de mettre en commun leur connaissance de l'espace caribéen de langue espagnole (là encore, îles et terre ferme) pour introduire cette anthologie, et pointer des pistes à explorer quant à ce qui serait une « littérature contemporaine de la canne dans l'aire caraïbe ».

On comprendra que les articles qui suivent sont à prendre comme les prolégomènes d'une problématique vaste et en mouvement. Les contributeurs de ce numéro, européens et américains, posent ainsi un regard fragmentaire sur ce qui constitue le présent de cet espace caribéen où la canne à sucre a joué un rôle de marqueur et de révélateur. Éléments partiels donc, sur un sujet où la suavité et l'amertume n'en finissent pas de se conjuguer. Éléments partiels également, tant il est vrai que cette thématique de la canne à sucre dans l'aire caraïbe se révèle particulièrement clivante, d'un point de vue politique et aussi culturel. Sous forme de repentirs, nous pourrions peut-être regretter : l'absence d'une lecture anthropologique de cet espace ; la vacance d'un regard de plasticien ou de musicien ; le rendez-vous manqué avec une approche critique sur un objet muséal récent tel que le Mémorial ACTe, Centre caribéen d'expressions et de mémoire de la traite et de l'esclavage, ouvert au printemps 2015 à Pointe-à-Pitre, en Guadeloupe.

Plus généralement, insistons sur notre désir de voir ces questionnements trouver d'autres prolongements, et ajoutons qu'un angle d'attaque tel que celui de la canne à sucre offre au chercheur une étude sur un temps long de l'histoire, lui permettant de mieux mesurer les incidences de ses conditions de production et les retombées encore bien présentes. Ajoutons que ce « temps long » imprègne également la conscience collective de ces populations au point de régir encore leurs comportements au quotidien. La canne offre tout à la fois une position d'observation sur un

ensemble régional vaste, incluant les îles et le littoral, et une perspective transversale : il a toujours été impossible de la cantonner au champ du social, du politique ou du cultural. Sans cesse, et dès le départ, les répercussions culturelles sont venues complexifier l'image d'un paysage enchanteur et néanmoins trompeur.

Paradoxalement, l'effondrement de la production de canne en Caraïbe n'est pas lié au manque de viabilité de la production, ni à la demande du produit transformé. En dépit de la permanence du rejet d'un système honni, pourtant disparu depuis plus d'un siècle, on constaterait la reprise ou la consolidation d'une consommation populaire de ce produit, sous toutes ses formes (fruit, jus, alcool, sucre). Faut-il y voir alors non seulement l'utilisation d'un végétal à la portée de tous mais également l'appropriation d'un signe distinctif régional ? La canne, véhicule permanent de rancœurs et de haines, se constituerait donc en même temps en objet de revendication identitaire.

Ces contributions issues de champs disciplinaires distincts (géographie, histoire, littérature) sont associées pour exprimer la fertilité de ce symbole qu'est la canne à sucre, et mettre à jour la créativité des groupes (sociaux, économiques, artistiques) qui fondent et refondent l'espace caribéen à partir de son enracinement ou de son arrachement.